

# La Vie Illustrée

Journal Hebdomadaire.

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION ILLUSTRÉE (limitée)

Directeur-Gérant : W. A. GRENIER.

Chroniqueur Humoristique : HECTOR BERTHELOT.

Graphologue : PROF. MARC SAY.

Secrétaire de la Rédaction : LÉON FAMELART.

COLLABORATEURS: Rose Couturier, Ruysdal, Dona Férentès, Jean Cravache, du Turf, Masque de Velours, William Piton, Dutromblon (Esq.), Lorgnette, Boum-Boum.

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

No. 32 RUE ST. GABRIEL, MONTRÉAL.

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis.....\$2.00 par an.  
 " " ..... 1.25 six mois.  
 Montréal (livré à domicile) ..... 2.50 par an.  
 " " ..... 1.50 six mois.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

L'exemplaire : 5 cents.

Les abonnés d'un an seulement auront droit aux primes.

ANNONCES (toisées sur agate)

Chaque insertion ..... 10 cents la ligne.

Toutes correspondances doivent être adressées comme suit

W. A. GRENIER,

"La Vie Illustrée,"

Boîte, 1772.

MONTRÉAL, Canada.

MONTRÉAL, 11 MAI 1889.

## CHRONIQUE DE LA SEMAINE



LES députés et les sénateurs sont au bout de leur rouleau. Ils font relâche depuis quelques jours, et cela durera jusqu'au mois de janvier de l'année prochaine.

Voilà, au moins, ce qu'on peut appeler de sérieuses vacances. Les membres des chambres se donnent campos deux mois avant les comédiens des autres théâtres et ne feront leur réapparition

que quatre mois après la réouverture de la saison théâtrale.

Il en est, cependant, un grand nombre qui, s'étant mis sous la protection d'Harpocrate, afin de garder de Conrart le silence prudent, ne doivent pas se sentir bien fatigués, car tout leur rôle s'est borné à rester assis et à bailler de temps en temps.

Dans les théâtres ordinaires, les figurations sont beaucoup plus difficiles...

Selon l'usage antique et solennel, le gouverneur général a prononcé un petit discours émollient qui a très agréablement chatouillé la vanité de tous les membres de la troupe parlementaire, depuis le grand premier rôle jusqu'à l'infime queue rouge, avant de faire baisser le rideau.

"En vous quittant, a-t-il dit, je vous félicite des indices de prospérité qui apparaissent dans toutes les parties du Canada et de l'augmentation du revenu qui nous permettra de faire face avec facilité aux dépenses de l'année courante."

Je serais curieux de savoir au juste où ils font leur apparition, ces indices de prospérité.

Sûrement, ce n'est pas dans les rues de Montréal, vers six heures du matin, alors que les martyrs du travail se dirigent, harassés de fatigue, le pas traînant, les yeux bouffis, vers leurs manufactures.

C'est, sans doute, dans le coffre-fort du gouverneur général.

Mais, ce qui est consolant, c'est l'augmentation du revenu.

Il est augmenté si considérablement, ce revenu, qu'on veut faire des économies de bouts de chandelle—afin de

l'augmenter davantage encore—en diminuant le salaire des officiers des chambres, en mettant à la porte de leur logement l'officier de la Verge Noire et le gardien, en rognant sur la papeterie, en réduisant la dimension des valises fournies aux représentants et en supprimant celles des journalistes!

On veut aussi retrancher la buvette et une cuisine.

D'où il résultera, pour les honorables, des souffrances intolérables: maintes et maintes fois leur ventre gémit, et ils tireront une langue de plusieurs pieds...

Cela est épouvantable!

Qu'on supprime, si l'on veut, complètement le papier; mais qu'on laisse aux gens la possibilité de se désaltérer et de manger à leur satisfaction, car

Tout se fait en dînant, dans le siècle où nous sommes, Et c'est par les dîners qu'on gouverne les hommes.

C'est Casimir Delavigne qui écrivit ces vers; et ce poète connaissait à fond l'humanité.

\* \*

Et je me permettrai d'ajouter que non seulement on gouverne les hommes; mais qu'on acquiert encore leur amitié par les dîners.

Souvent même, dans les rangs du peuple, il suffit d'un petit verre de liqueur consommé sur le comptoir du mastroquet pour créer, entre deux hommes, une amitié durable.

Il est certain que si les puissants de la terre: les rois, les empereurs, les présidents, se réunissaient quelques fois dans de joyeux banquets, il n'y aurait plus de guerre possible et que, conséquemment, on pourrait se passer de soldats.

Le coût de ces banquets serait assurément moins élevé que celui de l'entretien et de l'armement des armées formidables de l'Europe.

\* \*

D'ailleurs, tous les peuples commencent à se lasser de jeter, chaque année, dans le coffre-fort des ministres de la guerre, des sommes énormes qui pourraient être beaucoup mieux employées.

On désire la suppression ou, au moins, la diminution notable de l'effectif des armées.

La preuve en est que, dans ce but, un comité a été formé à Paris, et que ce comité a fondé un journal intitulé le *Désarmement*, qui paraît maintenant régulièrement.

Ce journal compte, au nombre de ses collaborateurs, des hommes dont la voix fait autorité.

Dans son premier numéro, il publie des lettres de Gladstone et de Castelar, qui démontrent le danger que font courir aux pays européens leurs gigantesques armées.

Déjà en 1842, dit Gladstone, alors que le nombre des hommes armés du continent européen n'égalait pas le tiers de celui d'aujourd'hui, Sir Robert Peel le considérait comme excessivement dangereux pour la paix de l'Europe.

Actuellement, dit aussi Castelar, il y a dix millions d'hommes armés en Europe; et il en conclut que le moment de l'action ne peut-être éloigné, car non seulement ces millions d'hommes inactifs ne contribuent pas à l'accroissement de la richesse de leur pays; mais, au contraire, ils le rendent chaque jour plus pauvre.

A chaque nouvelle session des assemblées législatives, les ministres de la guerre et de la marine demandent une augmentation de budget, sous le prétexte que la France, l'Allemagne ou l'Autriche a augmenté son armement. Et comme il n'y a aucune apparence que ces demandes, chaque année plus exigeantes, aient un terme, il est urgent que ceux dont les épaules supportent le poids de ce fardeau agissent sans retard.

Hélas! il y a encore beaucoup à faire avant que la république universelle, que rêvait Victor Hugo, soit établie.

\* \*

Pleurez, mes frères, car le *Globe* de Toronto chante victoire, et c'est mauvais signe pour les Canadiens-Français.

Le *Globe* se réjouit parce que les journaux français déplorent que, dans certaines familles canadiennes-fran-

çaises, on met une certaine gloire à ne pas parler la langue de nos pères.

"Qu'est-ce que cela signifie? dit le *Globe*. Simple-ment que l'usage de la langue anglaise, parmi les Canadiens-Français de Québec, devient de plus en plus commun.

"On doit apprendre l'anglais, ajoute-t-il, et le Français qui persistera dans son ignorance sera laissé en arrière, dans son isolement."

Ce "on doit apprendre l'anglais" est un peu exagéré. Si le *Globe* disait qu'il est bon d'apprendre l'anglais, je l'approuverais; mais je ne vois guère pourquoi un Français qui ne sait pas l'anglais serait moins instruit qu'un Anglais qui ne sait pas le français.

Si quelques Canadiens-Français font preuve d'une ignorance crasse, ce sont, en première ligne, les pères de famille qui sont assez stupides pour chasser de leur foyer leur langue maternelle et pour n'employer, en parlant aux membres de leur famille, que l'idiome des fils de John Bull.

Les Anglais n'ont, certes, pas à se féliciter d'avoir dans leurs rangs de pareilles recrues.

LÉON FAMELART.

## TRIPOTS ET JOUEURS

Tout doucement, sans que les aveugles puissent s'en apercevoir, Montréal est en train de devenir un petit Monaco.

Si, comme l'écrivit Jouy, "l'entrée d'une maison de jeu est une des portes de la Grève," les Montréalais ne manquent pas de voies pour arriver jusqu'à la potence.

Il y a ici une collection bien montée de maisons de jeu et leur nombre augmente chaque année, ce qui prouve que cette industrie est entrée dans une ère de prospérité.

Ces lieux de démoralisation s'affichent avec plus ou moins de cynisme, et personne ne songe à sévir contre leurs propriétaires ni contre ceux qui les fréquentent.

La police ne les voit pas et s'il est permis d'en juger par le récent renvoi aux calendes grecques de l'affaire Philipps-Maloney, la justice les protège.

En 1886, l'ex-détective Naéglé fit une descente dans les tripots des rues St Laurent et Ste Catherine. Le résultat de son expédition fut l'arrestation de dix-sept personnages qu'un magistrat de police condamna à \$20 d'amende ou à un mois de prison.

Mais on a cru que cette leçon devait suffire pour convertir tous les amis du tapis vert de ce temps-là et de l'avenir car, depuis lors, on les a laissés, pour ainsi dire, dans la paix la plus complète.

Aussi en ont-ils profité pour s'arrondir et s'installer au grand jour.

On ne se renferme plus, maintenant, dans les greniers ou dans les arrière-boutiques pour jouer: on a des maisons entières.

Il ne serait pas nécessaire d'examiner, à l'aide d'une loupe, les maisons de la rue Craig, dans les environs de la salle d'exercices, pour en voir la tangible preuve.

Ce n'est plus dans un antre que le pâle joueur lance le dé fatal d'un bras désespéré; il est confortablement installé dans de luxueux salons, en pleine sécurité.

Ah! si au lieu de brûler, comme Erostrate, le temple d'Éphèse, tous les gens qui se font une gloire de dénigrer et de démolir s'appliquaient à combattre les propriétaires de tripots et les joueurs, ils trouveraient là une ample pâture pour leur passion de destructivité et rendraient un fier service à l'humanité.

Pourquoi ne portent-ils pas sur ce point leur activité?

Trouvent-ils que les maisons de jeu sont bien dignes d'encouragement et plus morales que, par exemple, les expositions de bébés?

Le joueur, a dit d'Oxenstiern, est un voleur qui dérobe sans s'exposer à être pris par la justice.

Il ne se doutait certainement pas que cette proposition pourrait être acceptée sans discussion, en certains pays, deux siècles et un tiers après sa mort.

Eh bien! moi, si j'étais à la place de M. Hughes, je ne passerais volontiers la fantaisie de faire mentir d'Oxenstiern!

Mais, voilà, je ne suis pas à la place de M. Hughes.

JEAN CRAVACHE